

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 39

Artikel: Drôle de pays : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205360>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

panier à ce Zurichois, afin qu'il y mette les objets qu'il a dérobés !

Comme le serviteur s'éloignait, le Zurichois lui courut après et lui dit à l'oreille :

— Apporte une corbeille à linge pendant que tu y es ! Ce sera plus prudent...

Et le serviteur apporta une corbeille à linge de dimension raisonnable qu'il remit au Zurichois.

Puis saint Pierre, s'adressant au Thurgovien, lui demanda :

— Et toi, que te faut-il pour apporter les objets que tu as dérobés ?

— Un petit char, très saint Père, répondit le Thurgovien.

— Holà ! dit saint Pierre, qu'on amène un petit char pour mettre les objets volés par le Thurgovien !

Comme le serviteur s'éloignait, le Thurgovien lui courut après et lui dit à l'oreille :

— Attelle un cheval, pendant que tu y es ! Cela vaudra mieux...

Et le serviteur revint avec un char attelé d'un cheval qui fut confié au Thurgovien.

Les trois confédérés s'en furent donc chercher les objets qu'ils avaient dérobés : le Bernois avec sa serviette, le Zurichois avec sa corbeille, et le Thurgovien avec son attelage.

À quelques temps de là, le Bernois revint pesamment chargé des objets dérobés, enveloppés dans un drap de lit qu'il avait emprunté, la serviette s'étant trouvée trop petite...

— Oh hé ! Bernois ! dit saint Pierre, c'est un grand mouchoir de poche que tu m'apportes là.

Puis arriva le Zurichois, pliant sous le poids d'une grosse malle d'osier qu'il avait dû emprunter, la corbeille à linge s'étant trouvée insuffisante.

— Oh hé, Zurichois ! dit saint Pierre. C'est un grand panier que tu m'apportes là !...

Et il ajouta en soupirant : « Que sera-ce donc pour le Thurgovien ? »

Mais le Thurgovien ne revint pas et saint Pierre ne revit son char ni son cheval !...

Dr J. A.

LÈ GRANTE FAMILLE

Lè oquie de biau tot parâ de vère dâi grante famille, dâi mouf de boutè tî de la mima mère et que martsant tî bin. Quand bin lâi a rido à levâ, à cûtsi, à môtsi, à lavâ, à chêtis, à panâ, cein fâ tot parâ pliési tota clia marmaille que l'è tota noutra et que va, trace, piaute, choquate, châte, lule, tschurle, brâme,

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

DROLE DE PAYS

II

Sans façon.

Lè lit national consiste donc dans la mince natte étendue à terre; on a des oreillers ou on n'en a pas, on se sert de couvertures ou on ne s'en sert pas, on dort généralement à plat ventre, c'est une coutume très usitée dans ce pays. Les Canaques ne font donc pas grands frais en fait d'ameublement. Comme armoire, s'ils ont quelque chose à serrer, ils le nouent dans un *pareu* ou au besoin dans quelque caisse. La vaisselle se réduit à un petit nombre de tasses qu'à la rigueur on pourrait remplacer par des noix de coco; d'assiettes, il n'en est pas question; ce sont des feuilles d'hibiscus qui en font l'office. Fourchettes, cuillers et couteaux de table sont inconnus : les doigts les remplacent. Comme fourneau, un trou dans la terre; comme batterie de cuisine, une casserole pour frire le poisson, une hache pour briser les noix de coco et quelques vieux couteaux pour couper ce qu'il peut y avoir à couper, lorsque les doigts sont jugés insuffisants; ainsi, pas de luxe inutile !

* Extrait de *Trois ans chez les Canaques*, par le « Père Vanille » (E. Hänni). — Payot et Cie, éditeurs, Lausanne.

bouèle, rouèle. Lè z'on sant moquâo, lè zauto matsourâ, coffo, monet, merdâo : lè cein qué otiupe, rondzâi ! et qu'on n'a pas lesi de peinsâ à oquie d'auto. Quemet no desâi lo menistre quand lièsâi la prèire dau batsf : « Les enfants sont une *bénédiction* du Seigneur ».

Lè veré que quand l'è qu'on a trâo de clia marmaille, lè tot parâi on eincôblio et que l'è onna bénédicchon qu'on s'ein passerâi bin ; quemet desâi Frinquâ quand batsive son veintièmo : « Lo bon Dieu pâo arretâ de mè béli quand voudra ».

Le faut dâi boutè su sta terra, ma n'ein faut pas trau :

Lo trau et lau trau poû
Valiant rein tî lè doû,

à cein que l'espplique lo diton.

Eh bin ! lè peinsâ ein mè mîmo que lâi arâi z'u on moyan de tot arreindzi po qu'on n'ausse pas de cliau rebattâie de bouibo. (Mâ pâo-t'ître qu'au quemeincemeint dau mondo lo bon Dieu lâi a pas peinsâ lî mîmo, câ dévessâi avâi on rido cassemeint de tita po tot mettre ein plièce sein sè trompâ : la terra ein avau, lo ciè ein amon, l'iguie dein lè got, et baillâi âi bocan la barbitche, âi gottrau laufgottra, âi z'homme la tserrâie dau bâire à la dêcheinta, âi fenna lè biène et le pudze. On comprend que l'ausse pas pu peinsâ à tot).

Vaitcè dau cein que l'einteindrè :

Faudrâi qu'ausse ètâ arreindzi po que l'homme assebin que la fenna, et à tor, fusse d'obedzi de fère lè bouibo et a-te-que cein que sè passerâi :

Lo premiè sarâi fè pè la fenna, quemet de justo. Lo second sarâi lo tor de l'homme — clique sè farâi, câ l'homme voudrâi savâi quemet lâi fâ.

Lo troisièmo sarâi fère pè la fenna — se farâi assebin.

Lo quatrièmo sarâi lo tor de l'homme — l'è bin pouaire que clique ne sè farâi jamé.

Et dinse lè pllie grante famille n'arant jamé mè de trâi z'infant.

MARC A LOUIS.

Deux almanachs. — Ils commencent à arriver, les messagers de l'an neuf. En voici déjà deux. D'abord l'*Almanach helvétique* (S. Henchoz, éditeur), le meilleur marché des Almanachs : 112 pages, 100 gravures, un concours. De plus, il le dit d'ailleurs lui-même : « Pas une page, pas une ligne, pas une gravure qui ne soit intéressante ». Puis renseignements les plus variés, utiles à chacun. Et tout cela pour 20 centimes, seulement.

Le second, est l'*Almanach du tempérant* (Atar, éditeur, Genève), un titre qui lui doit ouvrir la porte

Pour s'asseoir, s'ils sont dans la rue ou dans quelques endroits boueux, les Canaques s'asseyent sur leurs talons, c'est une des postures nationales; mais ils connaissent aussi le système de s'asseoir à la turque, qui est celui généralement usité lorsqu'il s'agit de prendre les repas. Sans cela, pour se reposer, lorsque l'endroit est quelque peu propre, comme dans les chambres, sous les vérandaes ou sur le gazon, l'attitude préférée est celle qui consiste à se coucher sur le ventre. Pour faire causer, les Canaques s'étalent de manière que toutes les têtes convergent vers un centre commun, afin de pouvoir ainsi causer commodément; de cette façon, les corps étendus rayonnent de divers côtés comme les rayons d'une roue.

La chambre de la vieille Tae est le lieu de réunion : Tae, la belle Tetea et les deux petites Mata et Ili sont là, épanouies sur le sol, c'est-à-dire sur la mince natte qui recouvre les dalles; moi, je m'assieds à la turque et nous parlons de choses et d'autres. Les deux petites s'endorment bien vite; la vieille Tae prépare une cigarette de paille de maïs, l'allume philosophiquement, en fume le quart puis la passe à la belle Tetea. Celle-ci en aspire les premières bouffées en se retournant voluptueusement sur le dos, puis sur le côté, puis la voilà de nouveau sur le ventre, ayant donné un tour complet, histoire sans doute d'augmenter par ses mouvements giratoires les effets bienfaisants de la fumée. De temps en temps elle reprend ces exercices, tantôt du côté

de toutes les familles. La tempérance ou modération est aujourd'hui, avec raison, fort bien portée. Dommage seulement, que trop souvent on la confonde avec l'abstinence, aussi bien, si ce n'est mieux cotée encore, mais infiniment moins méritoire. A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

A L'ÉCOLE DE LA VIE

L'INSTRUCTION de la jeunesse n'est pas tous les jours gratuite; moins souvent encore elle est attrayante, du moins si l'on en juge par le peu d'empressement que mettent les jeunes gens à se rendre en classe.

La vie de tous les jours est encore la meilleure des écoles; les parents, père et mère, les meilleurs professeurs, quand ils veulent bien s'en donner la peine. C'est rare. Ils s'en excusent disant qu'ils n'ont pas le temps. Mauvais prétexte. Ils trouvent bien le temps de faire mille autres choses, moins urgentes et moins utiles assurément.

Un chroniqueur du *Journal des Débats* a publié à ce propos de très judicieuses réflexions. Elles ont passé inaperçues, sans doute. On ne s'arrête plus aujourd'hui, dans la lecture des journaux, qu'aux exploits des grands criminels ou des voleurs habiles, aux scandales pimentés des gens « bien ». Un farouche apache, un audacieux escroc, une princesse filante, qui quitte avec éclat son mari et ses enfants pour courir le guilledou, sont les favoris de l'attention.

Voici donc, en résumé, ce que disait le chroniqueur en question :

« C'est une joie pour les enfants que d'aller un beau matin déjeuner dans la petite auberge d'un bourg campagnard. La route les a déjà ravivés et ils ont gagné de l'appétit le long du chemin. L'auberge elle-même les amuse, comme tout ce qui les change.

Ses abords, sa vieille enseigne suspendue : *Au Cheval blanc*, ou simplement la branche de houx accrochée au mur; puis son va-et-vient, sa physionomie, son air rustique et engageant, tout les attire et leur agréé dans cette hôtellerie de campagne où ils se mettront à table tout à l'heure sans fausse délicatesse, sans cérémonie.

Ecole d'égalité.

Vos enfants ne sont ni fiers, ni difficiles, j'en suis convaincu : il n'y a que les sots qui le soient; mais il est bon de leur donner de temps en temps une leçon d'égalité. C'est une école villageoise d'égalité que cette auberge, accueillante et sans prétentions, où tout le monde, coude à coude,

droit, tantôt du côté gauche, afin de ne pas s'écarter de notre petit cercle; ces évolutions, toutefois, ne l'empêchent pas de converser. La vieille Tae, quoi que vivace, est plus sobre en fait de mouvements et n'exquise pas de rotations; son œil est vif et sa langue déliée, mais le corps étendu ne bronche pas plus que celui du Sphinx d'Egypte, excepté toute fois lorsqu'elle rit, car alors ses jambes, qui jusque là se perdaient dans la pénombre de l'arrière-plan s'élèvent rapidement au-dessus de l'horizon, et ses pieds se frottent, se démènent et frétille dans les airs. C'est le thermomètre que je consulte lorsque je veux connaître le degré d'intensité de l'allégresse qui anime la vieille Tae.

Le thé.

Le soir je vais prendre le thé avec mes voisins il y a du pain et du biscuit, et de plus du poisson du *maioré* et du *mitti*, sauce nationale composée d'eau de coco, étendue d'eau de mer : drôle de mixture. Chacun s'assied à la turque en rond autour de la table, c'est-à-dire de l'espace laissé libre sur le quel se prélassent les feuilles vertes avec les poissons et les *maioré* ou fruits à pain. La vieille es major de table, elle fait les parts et remet à chacun sa portion; puis elle exhibe la calebasse qui contient le fameux *mitti*; elle verse ce liquide dans les tasses et passe à chacun la sienne. Le prélude est fin la pièce va commencer. Les figurantes commencent par pétrir dans leurs mains leur portion de *maioré*

peut manger et boire pour son argent. Des automobilistes cossus dont la machine est garée devant la porte s'y rencontrent avec des voituriers du pays, en blouse bleue, qu'ils avaient dépassés bruyamment; ceux-ci leur indiquent le bon chemin et, en cas d'accident, de pneu crevé, leur rendent quelquefois d'autres services; les distances sociales, créées par la richesse, sont ainsi supprimées ou rapprochées par le besoin. On se retrouve tous ensemble, dans la grande cuisine où se prépare le déjeuner qui sera le même ou à peu près pour tous les arrivants. Nos enfants, même à la campagne, ne vont pas ordinairement à la cuisine où ils n'ont d'ailleurs rien à faire. Ici la grande cuisine est l'antichambre de la salle à manger et quelquefois, c'est la même pièce, spacieuse et dallée, qui sert de cuisine et de restaurant; on s'attable à l'autre bout de la pièce, dans le voisinage des fourneaux en activité. Les enfants qui ont faim, ne s'étonnent pas et s'amusez plutôt de ce voisinage. Ils voient et ils regardent la vaste cheminée qui flambe, le fourneau qui ronfle, la broche qui tourne, la marmite qui bout, la longue table de noyer poli et luisant, coquée elle aussi en deux moitiés à peu près égales: l'une où l'on dresse le couvert; l'autre, chargée de la vaisselle de rechange, de la miches de pain, du dessert déjà disposé.

Leçons de choses.

Il n'y a pas que le plaisir du changement dans cette joie de vos chers petits en train de déjeuner à l'auberge et de mordre, avec leurs dents de loup, dans le bon pain frais et croustillant; il y entre déjà un peu de philosophie et d'observation. Ils ont là sous les yeux un raccourci du monde rustique; des scènes familières de la vie de campagne, qui frappent leurs regards, se gravent dans leur jeune esprit.

Chez l'un c'est la malice qui s'est aiguisée; il a été sensible à tel détail d'éducation ou de service; il a trouvé « drôle » une manière de nouer sa serviette, de manier sa fourchette et son couteau, de verser à boire; il lui vient une première idée, encore confuse, mais déjà réfléchie et avisée, des différences de façons que les pays et les usages mettent entre les hommes. Chez un autre, c'est le sens artistique qui s'éveille devant ce cadre rustique, familier et pittoresque. Chez un autre, que je ne blâme point, c'est tout simplement la reconnaissance silencieuse de l'estomac; il se rappellera, comme un bon souvenir, les confitures, naturelles et délicieuses, qu'il a mangées. Laissez chacun d'eux

sans doute pour la rendre plus compacte, puis en détachent les morceaux qu'elles avalent après les avoir trempés dans le *miti*. De même pour le poisson, qu'elles trempent aussi généralement dans le *miti*. Mais le plus curieux de l'affaire, c'est de voir comme elles s'y prennent pour boire cette eau-là; lorsqu'elles désirent s'ingurgiter une petite dose, après chaque bouchée, elles n'absorbent ce liquide ni par gorgées, ni par lampées, ni par cuillerées, mais par pincées. Elles plongent les cinq doigts dans leur tasse, comme elles les plongeraient si elles voulaient en retirer une pincée de farine; puis elles approchent vivement de leur bouche les cinq doigts réunis, ruisselant d'eau à leur extrémité et elles aspirent ce liquide prestement avec un bruit combiné de la langue, des lèvres, d'air et d'eau violemment attirés. Il faut vraiment être Polynésien pour avoir inventé un pareil système de dégustation.

On s'amuse.

Le dimanche soir, à 5 heures, à lieu l'*upa upa*, récréation populaire au son de la musique. Au centre d'une place entourée d'arbres se trouve un pavillon dans lequel s'installe la fanfare; les indigènes viennent de toutes parts, généralement par groupes et bras dessus bras dessous. Les étrangers ne restent pas en arrière non plus; des résidents arrivent en calèche et du haut de leur véhicule observent ce qui se passe; des matelots et des officiers de ma-

recueillir à sa manière le bénéfice de cette halte à l'auberge et vous raconter sans contrainte ses impressions. Vous verrez combien tout ce petit monde, qui n'a pas ses yeux dans sa poche, sa langue non plus, a déjà un certain sens de la vie, où apparaissent et se révèlent une disposition de nature, un tour d'esprit, un pli plus ou moins accusé du caractère en éclosion.

Avant de repartir, on visite l'auberge elle-même. On fait un tour dans la cour encombrée, dans la chambre à four, dans les hangars, dans les écuries. On voit là tout un attirail, tout un matériel nouveau, dont chaque objet surprend et renseigne, apporte une notion ou suggère une idée. Élevés dans des villes et dans des chambres, ils ne connaissent guère que le langage et la vie de société; leur vocabulaire est assez choisi, mais restreint. Leur vie de petits citadins, c'est-à-dire de petits raffinés, délicats et mièvres, s'enrichit de cette autre vie, moins brillante mais plus laborieuse et plus matérielle, dont l'auberge est pleine.

Bonne camaraderie.

Le petit garçon de l'aubergiste, qui court avec eux dans sa maison, leur sert de guide et les instruit chemin faisant. Ils l'étonnent quelquefois, ils l'effarouchent et l'intimident d'abord un peu par leur air distingué, par leurs beaux habits, par leur politesse, et il n'ose pas tout de suite les tutoyer; mais la connaissance est bientôt faite et la familiarité même est bientôt venue entre gamins du même âge. Lui les émerveille par tout ce qu'il sait, par son entrain robuste de petit gars dégourdi, par sa hardiesse à s'approcher des chevaux, à écarter ou à siffler un chien, à remuer une brouette, une vraie brouette, qu'il déplace, même chargée, en un tour de main. Ils regardent, ils suivent tous ses mouvements, et ils cherchent à l'imiter; ils admirent sa force, son agilité, son adresse qu'il montre sans fierté à ces petits messieurs et à ces petites demoiselles, si différents de lui par certains aspects, si pareils au fond, outre l'innocente conformité des âges, puisqu'ils sont après tout de la même espèce. Ne craignez pas pour vos chers petits, ces contacts avec les enfants d'une ferme ou d'une auberge, que le hasard les amène à fréquenter; ils y dépouilleront bien des maladresses, des timidités et des ignorances, que leur éducation de luxe, renchérie et inquiète, leur a données.

On ne promène pas tous les jours des enfants bien élevés dans des châteaux, dans des musées, dans des villes célèbres, dans des paysages his-

rine se voient un peu dans tous les coins. Une partie de la foule occupe les bancs; d'autres gens s'installent sur le gazon, mais la plus grande partie circule et batifole au son de la musique; la scène prend de l'animation lorsque la mesure est vive et rapide, comme dans l'air national tahitien; alors le délire s'empare de la jeunesse turbulente. Des paires se forment, des bandes de quatre, de cinq, de six se mettent en mouvement et la cohue s'organise sur toute la ligne. La meute est déchaînée, et tous ces groupes bras dessus, bras dessous, chantant, riant et criant, commencent un galop effréné autour du pavillon qu'occupe la fanfare. Les spectateurs doivent se tenir à quelque distance, car cet ouragan de jeunes femmes entremêlées de marins étrangers et de jeunes gens de Tahiti, vous arrive dessus d'une manière irrésistible et, si vous n'y prenez garde, vous vous trouverez tamponné, bousculé et piétiné d'une jolie façon.

Sans douleur.

Les Canaques sont médecins à leur manière; leurs remèdes ne varient pas beaucoup: pour la plupart des maux ils emploient les massages et les frictions à l'huile de coco. Pour les moindres démangeaisons ils appliquent des ventouses à tort et à travers, sur la tête, sur le front, sur la poitrine, sur les reins, sur les jambes, etc., suivant le siège de la douleur. Leur instrument est une espèce de crochet tunisien formé d'un bâtonnet à l'extrémité

toriques. Il est très joli d'être un petit mondain, tiré à quatre épingles, qui a peur de déchirer son pantalon ou d'égratigner ses souliers jaunes; mais on risque de ressembler à une gravure de modes. Un simple déjeuner à l'auberge a son agrément et son profit, comme vous voyez.

Et l'auberge rustique n'est pas, certes, le seul élément d'initiation à la vie saine et naturelle de la campagne; il y a la ferme, il y a les champs, il y a la laiterie, il y a la route, etc., etc.

Ciel inclément. — Il pleut à torrent, un vent à décorner des bœufs souffle par rafales. C'est dimanche. L'église est ouverte. Le pasteur est en chaire. Un flot de gens mouillés jusqu'aux os entrent pour se mettre à l'abri.

Le pasteur le voit, mais ne dit rien et réprime rapidement un geste de mauvaise humeur.

Nouvelle invasion de gens mouillés. Le pasteur n'y tient plus.

— Je n'ai jamais aimé, dit-il, les gens qui se font un manteau de la religion, mais j'aime moins encore ceux qui s'en font un parapluie.

Théâtre. — Nous posséderons deux jours *Sarah Bernhardt*. Quelle aubaine! Demain soir, dimanche, la grande tragédienne nous donnera *L'Aiglon*, pièce dont le rôle principal fut écrit pour elle par Rostand.

Lundi soir, elle nous donnera *Les Bouffons*, cette pièce de Zamacoïs, d'une poésie exquise. C'est le dernier moment d'arrêter ses places, s'il en reste.

Kursaal. — Nous avons eu hier, au Kursaal, une représentation exceptionnelle et unique donnée par *Hanako*, la célèbre tragédienne japonaise, la Sarah Bernhardt de là-bas. Foule et enthousiasme.

Depuis huit jours, les représentations quotidiennes du Kursaal ont repris. La salle est pleine tous les soirs. Une uni-cycliste, gentille à croquer; *Noblett*, l'inimitable imitateur; le vitographe Froissart, le meilleur de tous, telles étaient les attractions principales.

Pour la semaine qui vient, programme nouveau et des plus attrayants.

Théâtre Lumen. — Presque tous les Lausannois qui ont assisté à la Fête du Bois de cette année voudront revoir les scènes présentées par le Théâtre Lumen. Cette série a été faite par la manufacture de films créée à Lausanne par le « Lumen ». Au programme de la semaine, signalons aussi le *Circuit de Dieppe*, vraiment impressionnant, avec les accidents d'automobile saisis sur le vif.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

duquel est fixé une dent de requin, dent fort aiguë, entre parenthèses; ils placent le bâtonnet à l'endroit voulu et frappent sur le bout avec un autre bâtonnet, de sorte que la dent de requin entre gentiment dans la chair; puis l'opérateur frappe à côté du petit trou et continue ainsi une dizaine de fois, de façon à produire sur la peau un joli pointillé sanguinolent; ensuite il applique là-dessus l'orifice d'un flacon à large col, dans lequel il a introduit au préalable un papier enflammé pour y faire le vide; ce qu'il fait, la succion commence et le sang sort plus ou moins abondant. Après le premier pointillé, on procède à un deuxième, puis à un troisième jusqu'à ce qu'on suppose l'individu suffisamment servi pour une fois.

Pour les maux de dents c'est encore une autre chanson. On s'adresse à un charpentier ayant déjà quelque expérience dans l'art de les enlever. Le patient penche la tête, ouvre la bouche et fait voir au dentiste improvisé la dent coupable. Le charpentier place la tête de l'individu dans la position qu'il juge convenable, puis saisit un marteau et un long clou, place la pointe de ce dernier sur la dent, vers l'endroit où celle-ci sort de la gencive, puis il frappe un coup sec avec son marteau: la dent saute ou se brise, et la farce est jouée. Les Canaques prétendent que cette opération n'est pas douloureuse; quant à moi je ne puis rien en dire, n'ayant pas eu jusqu'à maintenant, heureusement, l'occasion d'en passer par là.